

## À l'Impossible\*

par David Grossman\*\*

Tous les ans, la cérémonie à la mémoire de Yitzhak Rabin représente un moment où nous nous arrêtons pour nous souvenir de lui, à la fois de l'homme et du chef politique. Nous tournons également notre regard vers nous-mêmes, vers la société israélienne et ses dirigeants; nous considérons l'humeur de la nation, l'état présent du processus de paix, et nous réfléchissons sur notre situation en tant qu'individus confrontés à ce qui nous arrive aujourd'hui. Cette année, ce regard sur nous-mêmes n'est pas chose facile. Une guerre a eu lieu, et Israël a déployé la force massive de sa puissance militaire, mais le pays a aussi montré sa fragilité. Nous avons découvert que notre force militaire pourrait ne pas constituer la garantie ultime de notre existence. Et nous avons peut-être surtout pris conscience de la gravité de la crise que traverse Israël, une crise beaucoup plus profonde que ce que nous appréhendions, et cela quelle que soit notre perspective.

---

\* Traduit par Georges Leroux.

\*\* David Grossman est écrivain et journaliste. Né à Jérusalem en 1954, il est l'auteur de plusieurs romans, notamment de *Voir ci-dessous : Amour* (trad. fr., Seuil, 1991). Son essai sur les Palestiniens (*Le vent jaune*, trad. fr., Seuil, 1988) a fait de lui une des voix les plus importantes pour le processus de paix. Il a rassemblé ses écrits politiques dans un recueil (*Death as a Way of Life : Ten Years after Oslo*, New-York, Farrar, Straus & Giroux, 2003). Cette allocution a été prononcée le 4 novembre 2006, lors de la cérémonie commémorant l'assassinat de Yitzhak Rabin, au mémorial de Tel Aviv. L'écrivain y fait écho à la mort de son fils de vingt ans, Uri, tué dans une opération d'infanterie dans le Sud-Liban le 12 août. Le texte a été publié en hébreu et en anglais dans le journal *Haaretz*, et une traduction française abrégée a paru dans le *Nouvel Observateur* (16 novembre 2006). La présente traduction a été faite à partir de l'anglais. (G.L.)

---

Je parle ici ce soir comme quelqu'un dont l'amour pour sa patrie est immense, débordant, et en même temps difficile. Mais c'est un amour sans équivoque. Je parle aussi comme un homme dont l'alliance constante avec cette terre s'est transformée, pour son malheur, en alliance de sang. Je suis quelqu'un d'entièrement laïque, et néanmoins la fondation de l'État d'Israël, et jusqu'à son existence même, représente pour moi une sorte de miracle qui nous est arrivé en tant que nation. Je parle d'un miracle politique, national, humain. Pas un instant, je n'oublie cela. Même quand la réalité de notre vie de tous les jours me révolte ou me déprime, même quand le miracle se brise dans la routine et dans la corruption, dans le cynisme, même quand la réalité prend les allures d'une pitoyable parodie du miracle d'Israël, je me souviens encore et toujours.

« *Regarde, ô ma terre, car nous avons tout détruit* », écrivait le poète Saul Tchernikowsky à Tel Aviv en 1938. Il pleurait la mort de nos jeunes, eux que nous ne cessons d'ensevelir dans la terre d'Israël. La mort de ces jeunes gens est un gâchis effrayant, une perte horrible. Mais tout aussi terrible est le sentiment que depuis plusieurs années l'État d'Israël gaspille non seulement la vie de ses fils, mais qu'il détruit le miracle qui l'a vu naître, cette chance historique unique qui lui a été offerte, la chance d'établir ici un État moderne, démocratique et respectueux des valeurs juives et universelles. Un État qui serait un foyer national et un refuge, mais pas seulement un refuge, car il serait un lieu qui pourrait offrir une signification nouvelle à l'existence juive. Un État qui considérerait comme une partie intégrante et essentielle de son identité juive et de son *ethos* juif le principe de la pleine égalité et du respect de ses citoyens non juifs.

Voyez ce qui nous est arrivé, voyez ce qui est arrivé à ce pays jeune, audacieux, énergique; voyez comment Israël est passé de l'état de nourrisson et d'enfant à un état toujours plus crispé de faiblesse, d'amertume, comme si notre pays avait

vieilli prématurément. Comment cela s'est-il passé ? Comment en sommes-nous venus à perdre jusqu'à l'espoir d'une autre vie, d'une vie meilleure ? Comment pouvons-nous continuer de demeurer les spectateurs impassibles de la grossièreté, de la violence, de la dureté et du racisme qui envahissent notre maison ? Comment, je vous le demande, un peuple doué d'une telle créativité, capable de se renouveler, si vivant, un peuple qui est ressuscité des cendres tant de fois, se trouve-t-il aujourd'hui dans un tel état de mollesse et d'impuissance, et cela alors même que sa puissance militaire est ce qu'elle est ? Comment nous trouvons-nous dans une situation où nous sommes encore une fois des victimes, mais cette fois des victimes de nous-mêmes, de nos peurs, de notre aveuglement ?

Une des conséquences les plus sérieuses de la dernière guerre est la prise de conscience exacerbée qu'il n'y a dans le moment aucun Roi en Israël, que nous sommes privés de direction politique et militaire. Je ne parle même pas des erreurs évidentes commises dans la conduite de la guerre, de l'écrasement du front national, ni même de la corruption à petite et grande échelle. Je parle du fait que les dirigeants d'Israël aujourd'hui se montrent incapables de raccorder les Israéliens à leur identité. Certainement pas en tout cas avec les forces vives, saines, créatrices de cette identité, avec ces éléments de l'identité, de la mémoire et des valeurs fondamentales qui pourraient nous redonner l'espoir et la force, qui pourraient nous apporter l'antidote à l'érosion de la confiance mutuelle et des liens à la nation, qui pourraient donner un sens à notre lutte épuisante et désespérante pour notre existence.

Le pouvoir politique israélien est aujourd'hui fondé d'abord sur la peur et l'intimidation : c'est un simulacre de pouvoir, marqué par la tendance à la combine médiocre et à l'abandon de tout ce qui nous est le plus cher. Nos dirigeants ne sont pas de véritables dirigeants, ils ne sont pas ceux dont notre

---

peuple a si désespérément besoin pour lui montrer le chemin dans une situation aussi complexe. Parfois, il semble que l'écho de leur propre importance, de leur mémoire de l'histoire, de leur vision et de leurs valeurs n'existe que dans le minuscule espace qui sépare des manchettes de journaux, ou entre deux enquêtes menées par le ministre de la Justice.

Regardez ceux qui nous dirigent. Pas tous, bien sûr, mais un grand nombre d'entre eux. Observez leur conduite pétrifiée, embarrassée, méfiante, c'est la conduite d'avocats et de gens fourbes. Il serait vain d'attendre d'eux quelque forme de sagesse ou de vision, même pas une idée nouvelle, vraiment féconde, audacieuse, inventive : rien de cela ne peut venir d'eux. À quand remonte la dernière intervention d'un premier ministre susceptible d'ouvrir de nouveaux horizons pour les Israéliens, de présenter l'espoir d'un avenir meilleur ? Quand le premier ministre a-t-il pris l'initiative sur le plan social, culturel ou politique, au lieu de simplement réagir fiévreusement aux initiatives des autres ?

Monsieur le premier ministre, ce ne sont ni la colère ni le désir de vengeance qui m'inspirent ces paroles. J'ai attendu assez longtemps pour éviter de réagir sous le coup de l'émotion. Vous ne pourrez pas mettre de côté mon discours ce soir en invoquant le proverbe qui dit qu'on ne doit pas juger un homme en proie au chagrin. Je suis plongé dans la douleur, c'est vrai, mais c'est la peine qui m'atteint plus que la colère. Ce pays, et ce que vous et vos amis en faites, tout cela me fait mal. Croyez-moi, votre succès a de l'importance pour moi, parce que notre avenir à tous dépend de notre capacité d'agir. Yitzhak Rabin s'était engagé sur le chemin de la paix avec les Palestiniens non pas par sympathie pour eux ou pour leurs dirigeants, et rappelez-vous, à cette époque, tout le monde pensait que nous n'avions chez eux aucun partenaire et qu'il n'y avait rien à discuter. Rabin a pris la décision de faire un geste, parce qu'il a jugé avec beaucoup de sagesse que la société israélienne ne pourrait indéfiniment se main-

tenir dans cet état de conflit insoluble. Bien avant plusieurs autres, il a pris conscience que la vie dans un climat de violence, d'occupation, de terreur, d'anxiété désespérée exigeait d'Israël un prix qu'il ne pouvait payer. Tout ceci demeure vrai aujourd'hui. Je parlerai dans un instant du partenaire que nous avons ou que nous n'avons pas, mais juste avant, jetons un dernier regard sur nous-mêmes. Nous vivons au cœur de ce conflit depuis plus de cent ans. Nous qui sommes les citoyens de ce conflit, nous sommes nés dans la guerre, nous y avons été élevés, et nous en avons reçu notre formation. Voilà pourquoi sans doute nous pensons parfois que cette folie dans laquelle nous vivons depuis cent ans est la seule chose réelle, la seule vie possible pour nous, et que nous n'avons ni le choix, ni même le droit d'aspirer à une autre vie.

Nous vivons par l'épée et nous mourons par l'épée, et l'épée ne cessera de nous décimer. Voilà sans doute la raison de notre indifférence à l'égard de l'échec patent du processus de paix, un échec qui dure depuis des années et réclame toujours plus de victimes. Voilà également la raison de notre apathie devant le dur coup porté à la démocratie quand Avigdor Lieberman a été nommé ministre senior avec l'appui du Parti travailliste, une nomination qui équivaut à placer un pyromane à la direction des pompiers de la nation !

Ce sont là quelques-unes des causes qui ont vite conduit Israël à traiter brutalement et sans compassion ceux qui sont pauvres et ceux qui souffrent. Cette indifférence au destin de ceux qui ont faim, des vieux, des malades, des handicapés, de tous ceux qui sont faibles, cette désinvolture d'Israël devant le trafic des êtres humains ou devant les conditions épouvantables des travailleurs étrangers qui se rapprochent de l'esclavage, ce racisme institutionnel profondément incrusté à l'endroit de la minorité arabe, voilà à quoi Israël a été conduit. Considérant que tout cela se passe ici si naturellement, sans choquer, sans susciter de protestation comme

---

s'il s'agissait de l'évidence et comme si nous n'étions désormais plus capables de remettre les roues sur les rails, je me mets à craindre que même si la paix devait arriver demain, et même si nous devions retrouver une forme de vie normale, nous pourrions avoir perdu la possibilité d'une réelle guérison.

Le malheur qui nous a frappés, ma famille et moi, avec la mort de notre fils Uri ne me confère aucun droit spécial dans l'espace public, mais je crois que l'expérience de la rencontre avec la mort et l'épreuve de la perte peuvent nous apporter sobriété et lucidité, au moins en ce qui concerne la distinction entre l'essentiel et l'accessoire, entre une finalité qu'on peut atteindre et un but irréaliste.

En Israël, tout comme en Palestine, toute personne raisonnable connaît avec précision le scénario d'une solution possible du conflit entre nos deux peuples. Toute personne raisonnable, ici et de l'autre côté, connaît au fond de son cœur la différence entre les aspirations de son cœur et des rêves impossibles, entre ce qu'il est possible et ce qu'il est impossible d'obtenir par une négociation. Celui qui ne sait pas cela, celui qui refuse de le reconnaître, n'est déjà plus un partenaire : qu'il soit Juif ou Arabe, il s'est enfermé dans un fanatisme hermétique et il a cessé d'être un interlocuteur.

Regardons un instant en direction de ceux qui sont prétendument nos partenaires. Les Palestiniens ont élu le Hamas pour les diriger, le Hamas qui refuse de discuter avec nous et même de nous reconnaître. Qu'est-ce qu'on peut faire dans pareille situation ? Continuer à les étrangler davantage, continuer à faucher des centaines de Palestiniens à Gaza, la plupart des civils innocents comme nous ? Les massacrer et nous faire tuer, et cela éternellement ?

Adressez-vous aux Palestiniens, Monsieur Olmert, tournez-vous vers eux en passant par-dessus la tête du Hamas, faites appel aux modérés, ceux qui comme vous et moi sont oppo-

sés au Hamas et à ses méthodes, adressez-vous au peuple palestinien, parlez à leur souffrance profonde et à leurs blessures, reconnaissez la douleur qu'ils ne cessent d'endurer. Ce geste ne vous privera de rien et n'enlèvera rien à Israël pour des négociations à venir. Mais nos cœurs pourront au moins s'ouvrir un peu les uns aux autres, et cela constitue une force immense. Telle est en effet la force de la simple compassion humaine dans une situation d'impasse et de panique. Pour une fois, regardez-les autrement que dans la mire d'un fusil et derrière un barrage militaire. Vous verrez alors un peuple qui n'est pas moins torturé que le nôtre. Un peuple opprimé, occupé et privé d'espoir.

Bien sûr, les Palestiniens sont aussi responsables de l'impasse, ils ont joué un rôle dans l'échec du processus de paix. Mais essayez de les regarder d'un point de vue différent, et pas seulement les extrémistes qui se trouvent parmi eux, pas seulement ceux qui partagent les mêmes intérêts que nos extrémistes à nous. Tournez votre regard vers l'immense majorité de ce peuple malheureux, eux dont le destin est entremêlé au nôtre, que cela nous plaise ou non.

Allez vers les Palestiniens, Monsieur Olmert, ne cherchez pas toujours des raisons de ne pas le faire. Vous avez renoncé au retrait unilatéral, et c'est une bonne chose, mais ne laissez pas la place vide, car elle sera aussitôt remplie par la violence et la destruction. Parlez avec eux, faites-leur une proposition que leurs modérés pourront accepter. Ils débattent entre eux beaucoup plus que ce que les médias laissent filtrer. Faites-leur une proposition qui les forcera à choisir entre accepter ou refuser, et demeurer alors les otages de l'Islam fanatique. Approchez-les avec le plan le plus courageux et le plus sérieux qu'Israël puisse leur offrir. Une proposition que chaque Palestinien raisonnable et chaque Israélien raisonnable considérera comme la limite de leur refus et de nos concessions. Le temps commence à manquer, et si vous attendez encore, nous regretterons bientôt ce qui n'est encore au-

---

jourd'hui qu'un terrorisme palestinien amateur. Nous nous frapperons la tête et nous crierons de douleur à la pensée de notre manque d'intelligence, de notre incapacité à mettre en œuvre l'intelligence d'Israël pour soustraire nos ennemis à leur propre enfermement.

De la même manière qu'il y a des guerres inévitables, il y a aussi des paix inévitables. Nous n'avons pas d'autre option, et ils n'en ont pas non plus. Et une paix inévitable exige autant de détermination et de génie qu'une guerre inévitable. Ceux qui croient que nous avons une autre option, ou que le temps joue pour nous, ne comprennent pas les processus très dangereux qui sont déjà à l'œuvre. Monsieur le premier ministre, peut-être faut-il vous rappeler que si un dirigeant arabe nous envoie un signal de paix, même s'il s'agit d'un signal fragile et hésitant, vous devez l'accueillir et examiner sans attendre sa sincérité et son sérieux. Vous n'avez pas le droit moral de ne pas y répondre. Vous le devez à ceux à qui vous demanderez de sacrifier leur vie si une nouvelle guerre devait être déclenchée. Voilà pourquoi, si le président Assad déclare que la Syrie veut la paix, même si vous ne lui faites pas confiance, et il est vrai que nous nous méfions tous de lui, vous devez lui proposer une rencontre le jour même.

N'attendez pas un seul jour. Quand vous avez déclenché la dernière guerre, vous n'avez même pas attendu une heure. Vous avez foncé de toutes vos forces, avec toute la puissance militaire et tout le pouvoir de destruction dont vous disposez. Pourquoi, lorsqu'une faible lueur de paix apparaît, la rejetez-vous immédiatement, pourquoi la détruisez-vous ? Qu'avez-vous à perdre ? Vous vous méfiez de l'adversaire ? Posez des conditions qui mettront à nu ses ruses. Offrez-lui un processus de paix qui s'étendrait sur plusieurs années, et à la fin, si la Syrie a respecté toutes les conditions et restrictions de ce processus, alors elle pourra reprendre le Golan. Appelez le président syrien à s'engager dans un processus de paix étendu, faites en sorte que le peuple syrien prenne cons-



cience de cette possibilité. Soutenez les modérés, il s'en trouve chez eux comme ailleurs. Travaillez à construire la réalité, et pas seulement à réagir comme un homme de service. C'est pour cela que vous avez été élu. Bien sûr, tout ne saurait dépendre seulement de nos actes. Plusieurs grandes puissances sont aussi actives dans la région et dans le monde. Certaines, comme l'Iran et l'Islam radical, veulent notre perte, mais il n'empêche, beaucoup de choses dépendent de ce que nous faisons, de ce que nous serons. Les désaccords actuels entre la gauche et la droite n'ont pas tant d'importance. La grande majorité des citoyens d'Israël ont une idée claire de ce que serait une solution du conflit. La plupart d'entre nous comprennent déjà en effet que dans cette solution le territoire sera divisé et qu'un État palestinien verra le jour.

Pourquoi donc continuons-nous à nous épuiser en vaines querelles depuis plus de quarante ans ? Pourquoi nos dirigeants politiques s'alignent-ils sur la position des extrémistes, au lieu de suivre la position de la majorité ? Il serait bien mieux de parvenir à un consensus national, avant que les circonstances ou, Dieu nous en protège, une nouvelle guerre, ne nous y contraignent. Si nous faisons consensus, nous nous épargnerons des années de déclin et d'égarement, des années où nous ne cesserons de crier : « *Regarde, ô ma terre, car nous avons tout détruit !* » Maintenant, me trouvant où je me trouve, je supplie, j'implore tous ceux qui écoutent, tous les jeunes qui sont rentrés de cette guerre, qui savent qu'ils sont eux-mêmes ceux dont on réclamera de payer le prix de la prochaine guerre ; j'implore les citoyens, Juifs et Arabes, de gauche ou de droite, séculiers ou religieux, je leur demande de s'arrêter un instant, de considérer le seuil de l'abîme devant lequel nous nous trouvons. Pensez-y, nous sommes près de perdre tout ce que nous avons créé ici et demandez-vous si le temps n'est pas venu de se ressaisir, d'en finir avec cette paralysie et de réclamer enfin la vie que nous méritons de vivre.